

dolphe, pendant que son mari dormait à demi le dos appuyé contre une porte. Mais un incident vient la détourner un moment de ses pensées. Bovary décide qu'il quittera Tostes pour aller s'établir dans un autre petit village de Normandie. On s'y installe en effet, et c'est là que le drame commence, terrible, poignant, implacable. Emma fait connaissance d'un petit clerc de notaire, Léon Dupuis, qui, aussi sottement épris qu'elle-même de romantisme, et soupirant comme elle après la fleur bleue de l'idéal, ne tarde pas à l'aimer, mais sans oser le lui dire. Mme Bovary, de son côté, éprouve en elle tous les élans de cette passion qu'elle désire tant ressentir, mais elle n'est pas encore assez corrompue pour faire les premières avances. Elle lutte même contre son propre cœur; elle s'approche curieusement de l'altière, mais se retient aux branches pour ne pas tomber. Patience! il ne lui manque plus, pour s'y précipiter tête baissée, qu'un peu de courage: elle ne tardera pas à l'acquiescer. Léon, cependant, quitte le village; et c'est surtout après son départ, après coup, que l'imagination d'Emma s'exalte et que ses desirs grandissent! Qu'une occasion se présente, et on verra. Dans ces sortes de choses, on le sait, c'est l'occasion qui manque le moins, et Emma la rencontre bientôt dans la personne même du vicomte Rodolphe, son valseur de la Vaubyessard! Cette fois, la chute est profonde, complète, et Mme Bovary se lance à corps perdu dans les ivresses de l'adultère comme elle avait rêvé, lorsqu'elle était au couvent, qu'on planait mollement dans les sphères embaumées de l'amour et de la poésie!

Le pauvre Bovary, lui, ne se doute de rien. Il continue à aimer sa femme de toute la tendresse dont son cœur est capable, et Emma le méprise d'autant plus qu'elle le compare à son amant. Comment pourrait-elle, d'ailleurs, lui pardonner de la faire habiter dans une espèce de chaumière, meublée à l'antique, sans aucune apparence de goût et de luxe? Parlez-lui du château de Rodolphe, à la bonne heure! C'est là qu'il ferait bon de vivre, entourée de ce que le caprice et la fantaisie ont pu imaginer de plus riche et de plus somptueux. Elle cherche bien à se dédommager un peu en achetant à crédit au juif Lheureux quelques belles étoffes, des tapis, des dentelles et des broderies. Mais un jour il faut payer tout cela; et la femme adultère, après avoir volé l'honneur de son mari, lui vole son argent. Ce n'est pas tout; vivre plus longtemps côte à côte avec un butor comme Bovary lui semble impossible; elle supplie le vicomte de l'enlever. Pour elle, c'est le second acte indispensable à une intrigue d'amour. N'est-ce pas ainsi que cela se passe, en général, dans les romans qu'elle a lus? Mais son amant part tout seul, jugeant que c'est le seul moyen de se débarrasser d'une femme aussi exigeante. La suite se devine: Léon revient dans le pays, et Mme Bovary se console avec lui de la trahison du premier. Alors, ruses de tout genre, mensonges, nouvelles dettes contractées envers le juif Lheureux, nouveaux voiles faits à la cassette de son mari, rien ne lui coûte pour assouvir ses appétits sensuels, ses élan passionnés de luxure et d'orgueil. Et Bovary est toujours aussi confiant; il aime tant sa femme, il la croit si supérieure à lui! Mais le jour d'une lourde échéance arrive, et nul moyen d'y faire face. Mme Bovary court trouver Léon et lui demande de l'argent. Il lui faut au moins 3,000 francs; Léon ne les a pas, il les cherche et ne peut les trouver: « Ah! si j'étais à ta place, lui dit Emma, les yeux pleins d'éclairs, je les trouverais bien moi! — Où donc? — A ton étude, reprend-elle. — Mais Léon recule devant l'infamie d'une telle proposition, et Mme Bovary l'accuse de lâcheté. On voit le chemin qu'elle a fait depuis le bal de la Vaubyessard. A tout prix, cependant, il lui faut de l'argent. Elle s'adresse au notaire du village. Il consent à donner la somme, mais en échange d'un peu d'amour. Un reste de pudeur monte au front d'Emma, qui repousse, indignée, la honte d'un tel marché. Alors, une idée lui vient. Si elle retrouvait Rodolphe. Elle le trouve, en effet; mais est-ce qu'on paye une femme qu'on a déjà possédée pour rien? Du reste, il n'a pas la somme nécessaire. Enfin, lasse d'outrages et de honte, la malheureuse rentre au village et s'empoisonne. Elle avait vécu dans le vice, elle meurt dans le crime, trop orgueilleuse pour implorer le pardon de son mari, trop profondément corrompue pour seulement songer à se repentir. Que pourrions-nous dire de cette œuvre qui n'aït encore été dit? Le grand défaut de *Madame Bovary*, le seul même qu'on puisse lui reprocher en toute justice, c'est précisément d'être trop vraie, ou, si on l'aime mieux, de n'être que vraie. M. Flaubert a remplacé la psychologie par la physiologie, croyant que l'une tenait lieu de l'autre. Il s'est grandement trompé: autre chose est analyser une âme et disséquer un corps; autre chose est sonder tous les replis d'un caractère et étudier, dans un individu, un certain cas pathologique ou la conscience, la raison, la passion ne sont pour rien. Mme Bovary n'est pas un caractère, c'est un tempérament; l'art n'a rien à voir ici; c'est purement affaire de science, et M. Flaubert l'a bien vu: c'est en vain que, dans tout son ouvrage, on chercherait la trace d'un sentiment; tout y est ramené à une sensation; sons, formes et couleurs y abondent, mais de cris du cœur, de soudains élans

de l'âme, il n'y en a pas trace. Entre un arbre et un homme il n'y a, pour M. Flaubert, de différence que dans l'espèce; il accorde à l'un et à l'autre une somme égale d'attention; il penche même vers une préférence à accorder à la matière; ainsi, par exemple, il quittera subitement ses personnages pour aller donner tous ses soins à une fleur, à une plante, à un monticule, à une cabane, à un édifice. Nous savons bien que dans la réalité, but de tous les efforts de l'auteur, la moindre aventure est traversée, retardée, empêchée par une infinité de circonstances futiles. Mais l'écrivain qui veut raconter cette aventure ne doit pas tenir compte de ces entraves et se laisser arrêter à tout instant dans son récit, sinon il laissera la curiosité, affaiblira l'intérêt en le divisant; en un mot, il étouffera le principal sous l'accessoire. Ainsi procéda, à tout instant, l'auteur de *Madame Bovary*. En outre, il fait si bien, par sa manie de tout rendre visible ou palpable, matière ou sentiment, hommes et choses, que le lecteur ne tarde pas à ne voir dans ses personnages que des pièces automatiques supérieurement agencées par un savant ingénieur, capables de simuler la vie avec une merveilleuse précision, mais non de vivre. On voit tous leurs gestes, on assiste à toutes leurs actions, on ne perd pas une seule de leurs postures, mais on sent bien que leur poitrine est creuse et qu'à la place du cœur, le machiniste a mis ses ficelles. Aussi, pour ne parler que de Mme Bovary, depuis le jour de son mariage jusqu'à celui de sa mort, elle intéresse presque toujours, elle n'ennuie jamais. C'est qu'elle ne relève que de la science et qu'elle est étrangère à l'art. Nous pourrions nous demander aussi quel est le degré de moralité d'une œuvre qui ne s'adresse qu'aux sens. Mais on se rappelle que les tribunaux ont répondu pour nous à cette question, et nous nous garderions de ne pas nous incliner devant leur décision. Il nous sera cependant permis de regretter que l'auteur ait persisté jusqu'au bout dans son procédé. Il lui eût été si facile de placer l'enseignement à côté de l'expiation! Au lieu d'un châtimement physique, il fallait un châtimement moral, au lieu du poison il fallait la honte. Mme Bovary était née courtisane; courtisane elle avait vécu; elle devait traîner le reste de ses jours sur le trottoir banal d'un carrefour mal famé. Hâtons-nous d'arriver à l'éloge, et de rendre justice au talent incomparable de M. Flaubert comme peintre de *paysages* et d'*intérieurs*, et citons comme un modèle achevé de vrai comique et de satire son portrait du pharmacien de village, M. Homais. Enfin, malgré les taches qu'on pourrait relever assez nombreuses dans ce roman, M. Flaubert est un écrivain vigoureux, qui ne recule devant aucune audace de style et y réussit presque toujours. « Une qualité précieuse, dit M. Sainte-Beuve, distingue M. Gustave Flaubert des autres observateurs plus ou moins exacts qui, de nos jours, se piquent de rendre en conscience la seule réalité, et qui parfois y réussissent; il a le style. Il en a même un peu trop, et sa plume se complait à des curiosités et des minuties de description continue qui nuisent parfois à l'effet total. Chez lui, les choses ou les figures les plus faites pour être regardées sont un peu éteintes ou nivelées par le trop de saillie des objets environnants. Mme Bovary elle-même est si souvent décrite en détail et par le menu que, physiquement, je ne me la représente pas très-bien dans son ensemble ni d'une manière bien distincte et définitive. » Citons enfin ce dernier passage du même critique, mais cette fois pour lui en opposer un autre de M. Cuvillier-Fleury, qui nous paraît lui répondre victorieusement et qui résume d'une façon complète nos impressions sur le livre de M. Flaubert: « Parmi tous les personnages du roman, dit M. Sainte-Beuve, il n'en est pas un seul qui puisse être supposé celui que l'auteur voudrait être; aucun n'a été soigné par lui d'autre fin que pour être décrit en toute précision et crudité, aucun n'a été ménagé comme un ménage un ami; il s'est complètement abstenu; il n'y est que pour tout voir, tout montrer et tout dire; mais, dans aucun coin du roman, on n'aperçoit même son profil. L'œuvre est entièrement impersonnelle. C'est une grande preuve de force. — « M. Flaubert, dit à son tour M. Cuvillier-Fleury, y met du sien le moins qu'il peut; ni imagination, ni émotion, ni morale; pas une réflexion, nul commentaire: une suprême indifférence entre le vice et la vertu. Ses héros sont ce qu'ils sont: c'est à prendre ou à laisser. »

« Cela s'appelle une œuvre impersonnelle, et cet excellent juge qui a le premier donné l'éveil à la critique sérieuse sur *Madame Bovary* dit que c'est là « une grande preuve de force. » Je crois que c'est le contraire. La force, c'est ce qui est de l'homme, non ce qui vient de la machine ou du procédé. J'aime que l'âme de l'auteur se reflète dans son œuvre, que le peintre se réfléchisse dans sa peinture. C'est ce reflet qui est la vie, et ce qu'on appelle l'art n'est pas autre chose... La grande erreur du réalisme est de prétendre être vrai parce qu'il dit tout. Cette puérile recherche du détail, ce froid et cynique inventaire de toutes les misères au milieu desquelles végète la pauvre humanité, non-seulement ne contribue pas à la faire mieux connaître, mais l'effet qui en résulte pour les spectateurs est une sorte d'éblouissement tout contraire, mêlé de fatigue et de dégoût. La vérité matérielle à laquelle prétend surtout l'école de

M. Flaubert manque son but en le dépassant. Elle disparaît dans son excès même. Et la vérité morale, où est-elle? Je sais bien que vous faites un roman et non un sermon; que vous vous piquez de montrer au vrai la vie humaine, sans vous soucier des conséquences; que là où vous voyez la grimace vous mettez la grimace, et qu'il ne vous plait pas de la peindre en beau pour l'édification des duchesses. Soit! montrez le laid, mais à la manière des grands artistes et des écrivains habiles, sans secrète complaisance, sans exclusion systématique, et en mêlant au mal cette juste mesure de bien qui en est le contre-poids ou la revanche. Faites comme Le Sage, comme Fielding, comme l'abbé Prévost, comme Molière lui-même, qui a si bien dit:

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre. »

Dans cette analyse, la part de l'improbation l'emporte évidemment sur celle de l'éloge; mais ce sentiment sur le genre adopté par M. Flaubert n'est pas celui de tout le monde, et le *Grand Dictionnaire*, qui veut être impartial, après avoir donné la parole aux critiques à outrance, va la donner aux admirateurs sans réserve. De cette manière, l'instruction du procès sera complète, et le lecteur pourra prononcer en parfaite connaissance de cause.

A l'apparition de *Madame Bovary*, chaque critique voulut en parler avant son voisin. On dévora les deux volumes à la hâte, et, tout de suite, cette lecture à peine digérée, on écrivit l'article. D'où un déluge de comptes rendus, taillés presque tous sur le même patron. L'éloge et le blâme étaient de même nature et portaient sur les mêmes points. Un maître avait, dans une étude très-favorable au demeurant, attaché avec des guirlandes de roses deux ou trois grelots désapprobateurs, que presque tous les écrivains à la suite se contentèrent de faire tinter après lui. Nul, toutefois, ne contesta la haute valeur de l'œuvre.

Voici donc, à notre sens, quel a été le grand tort de la critique à l'endroit de ce livre: il ne fallait pas tant se presser. Les qualités par où se distingue le roman de M. Flaubert sont si multiples et si complexes qu'on ne saurait, à première vue, les déceler toutes. Il en est de *Madame Bovary* comme de ces grands opéras qu'il faut, pour les comprendre, entendre plusieurs fois. La première lecture, troublée par l'intérêt de curiosité banale qui s'attache, quoi qu'on en ait, au développement de l'intrigue proprement dite, ne laisse dans la mémoire qu'une impression confuse. Quand on est arrivé à la fin du livre, on sent vaguement qu'on vient de lire un ouvrage hors ligne. Mais on en veut à l'auteur de l'avoir rempli d'une foule de détails que la mémoire ne peut retenir sans fatigue. On lui reproche ce qui n'est, en réalité, que notre propre impuissance à embrasser, d'un seul coup, les ampleurs de sa conception.

Mais qu'on relise une seconde, une troisième, une quatrième fois. Chaque lecture nouvelle amène de nouvelles surprises; les beautés ressortent une à une et l'on est émerveillé de voir que, même quand on connaît d'avance tous les incidents généraux du roman, le charme et l'intérêt n'en sont ni moins attachants ni moins vifs. Les personnages, en effet, se dégagent des fonds avec des reliefs de plus en plus intenses. Les paysages se dressent, pleins de vie et d'air, sous l'œil étonné. Les défauts de détail, reprochés d'abord, s'effacent progressivement, absorbés par l'harmonie de l'ensemble, et le jugement, jusqu'alors incertain ou fourvoyé, se fixe enfin, grâce à ces révélations inattendues, dans une solide admiration. La plupart des *desiderata*, nés de la première impression, ont perdu toute raison d'être, et l'œuvre s'est imposée dans toute la plénitude de ses ressources et de sa puissance.

Nous n'avons pas à nous engager dans l'analyse cent fois faite et refaite du sujet. Il nous suffira d'examiner d'un peu près les « deux ou trois grelots » dont nous parlions ci-dessus et dont l'écho retentit encore, après dix ans, sur la place littéraire. Les reproches qu'on a faits dès le commencement à l'auteur de *Madame Bovary* sont stéréotypés. On les rencontre partout, non-seulement dans le langage des lettrés que leur tempérament pousse à ce genre de critique, mais encore et surtout dans la bouche de tous ces gens de race moutonnière, qui consultent la mode pour leurs opinions comme pour leurs habits.

Demandez, en effet, au premier bourgeois venu ce qu'il pense de *Madame Bovary*: « Très-fort, très-fort, ce roman! sans doute; mais quelle immoralité! et puis, trop de détails, que diable! Du reste, pas de psychologie, et, voyez-vous, hors la psychologie, point de salut... »

Vidons d'abord la question d'immoralité. Les grandes œuvres littéraires n'ont pas à se soucier de la petite morale étroite et vulgaire qui fait prime dans les imprimeries de Tours et autres, placées sous le patronage de hauts et puissants seigneurs maîtres. *Madame Bovary* n'est pas un livre « à l'usage de la jeunesse, » et nous doutons fort que M. Gustave Flaubert ait jamais sollicité pour elle les « approbations » particulières qui font s'ouvrir à tous battants les portes des communautés. Il n'y a donc pas lieu de s'effrayer aux scènes d'alcôve déroulées à travers l'œuvre.

L'œil qui les doit lire n'en est plus aux éblouissements de l'adolescence devant une nudité; l'imagination qui les doit comprendre a cessé de s'incendier aux flammèches jaillies d'une description d'amour. Cela reste sans danger pour l'homme fait: la poudre est éventée; l'étincelle n'y mord plus. Qu'elle y morde pourtant, chez quelques-uns et comme exception, la poudre prendra feu, cela est possible; mais faut-il supprimer le feu, parce qu'il produit quelquefois des incendies? Mais non! vous élevant au-dessus de ces chicanes de détail, vous rencontrez l'immoralité, moins dans tel ou tel épisode, que dans la conduite même et dans la conclusion du thème choisi. C'est votre droit. Le nôtre est de ne pas comprendre que vous en usiez; car, au rebours de vous, nous trouvons que cette histoire, implacable dans sa vérité, porte en soi le plus salutaire des enseignements. Que dit-elle, en effet, sinon la fin terrible où poussent peu à peu, mais fatalement, les désordres du cœur, complices des égarements du corps? Quelle est la femme mariée qui sortira de cette lecture sans frissonner d'épouvante devant le spectre de l'adultère? Quel est l'époux auquel Charles Bovary n'apprendra pas à s'absorber moins complètement dans ses appétits matériels, et à s'occuper un peu plus des aspirations idéalistes de sa femme? Quoi de plus essentiellement moral?

Vous faut-il donc toujours la vertu récompensée et toujours le vice puni? soit! A ce point de vue encore, M. Gustave Flaubert, ce bourreau du convenu, vous donne presque satisfaction.

Voyez Homais. Vertueux peut-être, honnête à coup sûr. Honnête de cette épaisse honnêteté bourgeoise, qui s'arrange parfaitement avec une forte dose de calcul et d'égoïsme, mais honnête enfin, dans toute la force que la province donne à l'acception du mot. Or, la dernière phrase du livre est celle-ci: Homais « vient de recevoir la croix d'honneur. » N'est-ce pas une splendide récompense? Si vous ne vous tenez point pour satisfait, mon bon monsieur Prudhomme, vous êtes vraiment trop difficile.

Restons sérieux. Il ne nous semble pas que le « vice » puisse être plus vigoureusement châtié qu'il l'est ici. Eh quoi! cette pécheresse arrive à n'avoir plus d'autre refuge que la mort; à cette femme amoureuse de son corps jusqu'au délire, il ne reste qu'une ressource, plus horrible encore pour elle que pour toute autre, le suicide... et vous ne trouvez pas là « punition » assez rude! A quoi l'eussiez-vous donc condamnée? D'aucuns auraient préféré que, de dégradations en dégradations, Emma tombât jusque dans la boue des trottoirs interlopes. Nous pensons qu'il n'en pouvait être ainsi sans une énorme incongruité. Si profondément corrompue qu'elle soit, Mme Bovary a gardé, *sub imo pectore*, quelques-unes de ses délicatesses natives. Elle peut bien s'abandonner à deux amours successifs, d'abord purs de tout calcul; elle peut, au jour de l'expiation, tomber aux pieds de ces deux amants et mendier le rachat de son bien-être, pour et par eux perdu: il n'y a là qu'un pas de plus dans la voie mauvaie où elle s'est jetée; ce faisant, elle ne croit pas descendre, auprès de Léon ni de Rodolphe, beaucoup plus bas dans sa honte; elle reste dans sa nature; elle reste dans la logique du moment. Mais qu'un autre lascif fasse mine, dans une première entrevue, de lui offrir l'argent qui la sauverait en retour de sa beauté qu'il convoite, voyez comme, sous l'insulte, ressusciteront en elle toutes ses dignités mortes! Cet après refus, peut-être aura-t-elle tout à l'heure, affolée d'angoisses, le triste courage de le regretter; cette occasion manquée, peut-être tentera-t-elle, dans les vertiges de son désastre, de la faire renaitre chez le percepteur du village... Il n'importe, devant cette défailillance dans le vice, devant ces écroulements dans l'impudeur de ses dernières démarches, devant tout le livre, enfin, dont chaque page se dresse pour faire miroiter la goutte d'eau pure qui demeure enfouie aux fanges de cette âme, nous ne saurions consentir à trouver dans Emma l'étoffe d'une coureuse de ruiseaux. Son caractère tout entier proteste là contre. Etant donnée cette femme, deux dénouements seuls étaient possibles: le couvent ou la mort; or un seul la délivrait à la fois et des embarras matériels de sa situation et des désespérances intimes de son cœur: c'est celui que l'auteur a justement préféré. D'un autre côté, nous ne voyons pas bien en quoi le lupanar eût été moins immoral que le poison. En sorte qu'à tous égards, la conclusion de M. G. Flaubert peut être regardée comme supérieure à toutes celles qu'on a proposées après coup.

Examinons maintenant cette autre objection qui a fait, elle aussi, tant de bruit dans le Landerneau littéraire: « *Pas de psychologie!* » Mais qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que les doutes, les hésitations, les troubles et les mélancolies sans fin d'Emma? Et ces luttes vigoureuses quand, sollicitée par les séductions latentes de Léon, elle se cramponne, vaillante et chaste encore, à toutes les aspérités de son âpre devoir? Et ces ressouvenirs de jeunesse et de candeur qui lui font, même aux heures les plus folles, monter des larmes aux yeux et des sanglots aux lèvres? Et ces grands élans qui la jettent aux pieds d'un prêtre, attendrie et cherchant des forces mo-